

## ***Congrès FNPC - table ronde "l'État des lieux"***

### ***Propos introductif - Nicolas Véron***

La ville est un thème curieux : à peu près tout a déjà été dit, et à peu près tout reste à faire. La ville aujourd'hui, c'est presque toute la civilisation — c'est Paul Valéry qui le disait — , donc c'est quelque chose d'extraordinairement complexe. Tout se mélange dans la ville : les hommes et les femmes, les intérêts économiques, les constructions, les idées. Et donc, à cause précisément de cette complexité, le social et l'urbain sont associés dans un lien très étroit, j'ai envie de dire de plus en plus étroit. L'urbanisme sert de réceptacle aux fractures sociales, au chômage, à l'inquiétude, mais il exerce aussi une influence sur tous ces éléments.

Donc, si on veut réaliser un début d'analyse, un état des lieux, il faut sans doute essayer d'identifier des lignes de rupture qui caractérisent la crise des villes et qui transcendent l'opposition classique entre une ville qui serait toujours inerte et une société toujours en mouvement. Ce que je vous propose, c'est d'essayer d'identifier en quelques mots trois de ces grandes ruptures, avant d'entamer le débat.

La première rupture, c'est celle de l'échelle de la ville. Si vous regardez l'agglomération de Lille, par exemple, qui est typique, vous vous rendez compte que en 1870, on pouvait bien distinguer Lille de Roubaix et de Tourcoing (ce sont les trois taches noires sur l'image de gauche). Mais maintenant, il n'y a plus qu'une seule agglomération, avec une croissance urbaine de plus en plus dévoreuse d'espace, comme vous êtes tous bien placés pour le savoir. Et il n'y a pas que la surface urbanisée qui compte : l'échelle a augmenté dans toutes les dimensions, les immeubles sont plus hauts, les rues sont plus larges, les linéaires de façade sur rue sont plus longs, les tramways vont plus vite... Bref, tout est plus grand que par le passé.

Or le problème, c'est que la perception qu'on a de la ville, elle, n'a pas beaucoup changé pendant ce temps. Nous continuons à avoir dans le fond de notre esprit une image de la ville, une représentation un peu idéalisée, et c'est celle d'une ville à l'échelle humaine, où tout peut être parcouru à pied, où la rupture d'échelle n'a pas eu lieu. Et c'est la même chose pour les structures de gestion : le découpage communal n'a pas du tout changé depuis deux siècles, et beaucoup de choses se décident encore à l'échelle de la commune.

Le défi de l'échelle, c'est donc cette première question très stimulante à laquelle il me paraît indispensable de répondre : comment allons-nous pouvoir apprivoiser cette échelle nouvelle de nos villes ?

La deuxième grande rupture, c'est ce qu'on pourrait appeler la rupture d'intégration. Je vous propose d'observer quelques instants un grand ensemble, la Grande Borne, à Grigny au sud de Paris. Qu'est-ce qu'on peut constater ? L'architecte — c'était Émile Aillaud, qui a beaucoup construit à la fin des années 1960 — a fait des efforts pour introduire un peu de fantaisie. Mais ce n'est pas le plus

intéressant. Ce qui est important en fait, c'est que le grand ensemble est une sorte d'enclave complètement homogène, une espèce de bulle avec seulement des logements, avec des frontières très marquées et difficiles à franchir : une autoroute et des voies rapides. Et autour, il y a d'autres enclaves — un quartier pavillonnaire à gauche, un autre lotissement en bas — qui sont tout autant isolées de leur environnement immédiat. C'est cela, la rupture d'intégration, me semble-t-il — je ne sais pas si le sénateur Nicolas About me contredira : au lieu de rassembler, de permettre l'échange et le partage, la ville fonctionne comme un instrument de ségrégation, elle amplifie les fractures, elle permet et elle favorise la formation des ghettos. Cette rupture d'intégration, c'est à peu près ce que Le Corbusier appelait la "séparation des fonctions". Lui, il était pour, mais il n'avait sans doute pas prévu que ce serait une mécanique aussi difficile à arrêter. La question à présent, de ce point de vue, c'est : comment pourrions-nous faire en sorte que la ville devienne, d'une façon renouvelée, un lieu d'intégration et de diversité ?

Enfin, la troisième rupture se situe sur un registre plus qualitatif, plus difficile à analyser, et pourtant je crois que nous la ressentons bien, tous et toutes. C'est ce que j'appellerai, si vous le voulez bien, la rupture d'urbanité. Je voudrais qu'on regarde ces deux photos. Elle viennent d'un livre dans lequel deux photographes ont eu la bonne idée de prendre des cartes postales de la banlieue parisienne au début du siècle, un peu au hasard, et de voir ce que les mêmes endroits étaient devenus quatre-vingt ans plus tard. C'est intéressant, précisément parce que c'est banal : c'est-à-dire que des exemples comme celui-ci, il y en a des centaines de milliers dans toute la France. Or, qu'est-ce qu'on y voit ? Eh bien, tout ce qui faisait l'intérêt de ce lieu — les arbres, la fontaine, une certaine forme de dialogue entre les façades qui appelait au rassemblement, à l'activité, à l'échange — tout cela a disparu, et maintenant c'est un endroit très quelconque, assez laid, où on n'a plus du tout envie de s'arrêter. Et c'est comme cela un peu partout dans nos villes, où on a assisté en un siècle à une extraordinaire détérioration de la qualité de l'espace public. Qu'est-ce que c'est que l'espace public ? C'est l'espace vide entre les constructions, l'espace libre, qui délimite, si je puis dire, l'horizon du paysage de la ville : en quelque sorte, c'est la scène de la vie urbaine, peut-être que M. Bouvier ou M. Chabert vont nous en parler tout à l'heure. Et, sans être un professionnel comme vous, j'ai l'impression qu'un espace public de qualité est porteur de valeur, de valeur esthétique et de valeur d'identité pour les citoyens, mais aussi de valeur économique, par exemple pour tous les logements qui sont à proximité. Donc, la dégradation de l'espace public est paradoxale, c'est une destruction massive de valeur. Mais enfin cette destruction n'est pas contestable, elle se poursuit un peu partout et pas seulement dans les grands ensembles. Au cours des vingt dernières années, la France a fait sans doute des progrès en architecture, mais beaucoup moins en urbanisme. Donc là aussi, je crois qu'il y a une question passionnante à nous poser : comment peut-on créer aujourd'hui de la qualité urbaine, qui rende nos villes plus agréables à vivre ?

Voilà, si vous voulez, trois grandes directions de réflexion qui me paraissent s'imposer : la rupture d'échelle, la rupture d'intégration, la rupture d'urbanité. Je crois que nous attendons tous des réponses, vos réponses, à ces questions, et j'espère de tout coeur que cette journée permettra d'en apporter quelques-unes.